



HOMOPHILIE ET INSTITUTIONS

Si la terminologie homophile est à inventer, c'est parce que l'état de vie homophile est voué à la clandestinité. Il n'est reconnu par aucune institution.

Parler de mariage entre personnes du même sexe aboutirait à une néfaste confusion. Le mariage est une institution de base depuis le début des sociétés les plus élémentaires (dites primitives !) jusqu'aux sociétés les plus complexes (dites civilisées !) de notre époque contemporaine. Le mariage régit les rapports entre homme et femme. Cette relation est totalement différente de celle d'une liaison homophile. Rien que la possibilité d'enfantement, exclue par nature dans l'homophylie, façonne fondamentalement cette liaison hétérophile à aucune autre comparable. Peut-être pourrait-on même se demander si le couple hétérophile sans enfant n'est pas d'une autre nature que celui qui procrée un nouvel être humain.

Les contrats de vie commune entre homophiles ne sont ni reconnus ni protégés par les lois de nos pays inspirées du droit romain. Un contrat privé d'association est toujours possible. Il demeure limité à l'usage et à l'acquisition des biens matériels.

Mais quand on voit à quels abus de pouvoir juridico-judiciaires les lois sur le mariage aboutissent, c'est tant mieux qu'aucune loi ne régisse les liaisons homophiles. La loi n'a jamais cherché à simplifier les rapports entre les hommes. Tout au contraire ! C'est comme si elles existaient pour occuper et entretenir les défenseurs du système établi !

L'homophile devrait profiter de sa position privilégiée — non reconnue par la loi — pour inventer un type de relation original. Non pas un type unique et exclusif du genre mariage-institution, mais une gamme d'états de vie variés et différents les uns des autres.

Dans notre système actuel, le citoyen n'a pas le choix. Il est marié (et fiché comme tel sur sa carte d'identité), ou il demeure célibataire (entendez : dans son statut d'adolescent). La créativité humaine, tenue en bride par des juristes sclérosés, serait-elle à ce point démunie, qu'elle n'en arrive pas à susciter d'autres types de relations ?

L'homophylie pourrait rendre un service énorme à l'institution du mariage. Celui-ci redeviendrait une vocation choisie librement, car tout choix suppose une alternative. Si la société acceptait, sans aucune réserve ni préjugé, le principe du couple homophile, elle écarterait du mariage un nombre considérable de personnes inaptes au mariage. Le nombre de mariages ratés diminuerait par le fait même. Il y aurait par conséquent moins d'enfants malheureux et abandonnés ; moins d'enfants sous tutelle d'instances officielles, candidats à la délinquance. Moins de couples qui, par leur inaptitude à assumer leur mariage obligatoire, se rendent la vie invivable. Combien de jeunes ne se marient-ils pas par obligation sociale ou pour pouvoir se libérer, sans trop de heurts, de la tutelle de la famille ?

Souvent, on est homosexuel sans le savoir. Encore plus souvent, on l'est sans se l'avouer. Et au fil des jours et des expériences conjugales, les tendances homosexuelles se font de plus en plus impérieuses au détriment des situations créées dans cette ignorance ou cette méconnaissance de soi-même. Avec la séquelle de tensions, de déchirements, de révoltes, de tromperies envers soi-même, envers les siens et envers les autres.

Le statut social d'homophile faciliterait à l'homosexuel de se réaliser, après s'être accepté lui-même, tel qu'il est. Les plus convaincus, grâce à la force de leur personnalité, se passent de statut et se moquent de l'opinion publique. Leur contrat de vie commune est tacite et basé sur leur attachement mutuel. Cette stabilité — qui a nom fidélité, n'en déplaît ! — n'est pas une prison. Tout amour a besoin de temps pour se construire. Les racines du désir ne croissent que par une certaine maturation qui suppose la durée. « Plus je vis avec lui, plus je pénètre en lui. Too much ! »

Et par la force même de leur désir, les voilà entraînés à partager les biens acquis ensemble, toute mesure gardée. Une erreur courante amène souvent au déséquilibre du couple. Deux homophiles décident de vivre ensemble. L'un va s'installer chez l'autre. Celui-ci demeure le propriétaire avec la conséquence que l'autre n'est pas complètement chez lui. Il risque, comme c'est souvent le cas, d'être mis à la porte au gré des caprices de son hôte. Et, du jour au lendemain, se retrouve à la rue, sans rien... Encore heureux si leur différend n'aboutit pas devant les tribunaux. Dans l'incertitude, la vie commune ne peut plus s'épanouir qu'une fleur dans la pénombre.

L'homophile équilibré est conscient qu'il ne peut échapper aux exigences de ses besoins vitaux : financiers, moraux, intellectuels et sociaux.

Il est frappant de constater qu'il existe un nombre énorme d'homosexuels qui se prévalent de leur tendance pour ne pas travailler. Ils passent leur temps à se plaindre que la société — cette grande anonyme — ne les comprend pas. Ils oublient que c'est eux qui n'ont rien compris aux exigences de la vie. Car, en fin de compte, le travail est astreignant pour tout le monde. Alors quoi ! parce qu'ils éprouvent des tendances homosexuelles, ils pourraient se permettre de vivre en parasites, suivant en cela les méthodes les plus anciennes de la prostitution !

Deux homophiles vivant ensemble peuvent facilement subvenir ensemble à leurs besoins. Il leur reste

un temps précieux pour vivre leur amour et pour se consacrer à la lutte sociale du renouvellement de la société. Tout couple, quel qu'il soit, risque de perdre son équilibre en se fermant aux appels du monde qui l'entoure.

Ainsi, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'homophylie apporte son soutien aux luttes féministes qui visent à rendre à la femme sa place de partenaire à part entière. Dans le couple d'hommes, les images de l'éternel féminin s'évanouissent.

Le système entretient l'idée qu'une femme est faite pour la cuisine, la vaisselle, le ménage, la couture. Et pourtant les meilleurs cuisiniers et les meilleurs tailleur sont des hommes ; c'est connu. Admettons une fois pour toutes que le couple homophile est fait de deux êtres du même sexe psychique et physique. Les homophiles devraient commencer par s'en convaincre eux-mêmes ! Si l'homme fait la femme (ou vice-versa), le couple homophile ne fait que mimer maladroitement et sans originalité le couple hétérophile, qui est essentiellement différent.

A propos du comportement que l'on adopte selon l'idée que l'on entretient d'un certain type, il est intéressant de noter les conclusions auxquelles aboutit l'enquête de M. Schofield :

1. Les homos qui comparaissent au tribunal ont un profil de personnalité assimilable à celui des délinquants comparaissant au tribunal.

2. Les homos qui vont à la consultation du médecin, ont les mêmes caractéristiques qu'un groupe de névrotiques non-homos, patients du même médecin, pris au hasard.

3. Les homos qui mènent une vie tranquille sans se faire des problèmes avec la loi ou avec leur conscience, ont un profil de personnalité complètement normal.

Ce mimétisme semble assez décevant. Les hommes auraient-ils donc si peu de personnalité, qu'ils prennent, comme le caméléon, la couleur du milieu ambiant ? Tout le système éducatif de l'Occident serait à revoir à la lumière de cette remarque de Jean Rostand : « Ce ne serait pas la peine que la nature fasse de chaque individu un être unique pour que la société réduise l'humanité à n'être qu'une collection de semblables. »

Ce mimétisme devient une force irrésistible, quand il est entretenu par les moralités religieuses où se mêlent superstition, autorité, peur de vivre, crainte de damnation, idée étiquetée du salut, etc.

Plus que dans tout autre domaine, l'influence négative de l'Eglise-Institution sur le sexe demeure considérable. Dans sa morale du péché, tout est sexe, alors que tout devrait être grâce (sexes y compris !). La conscience populaire a été façonnée de telle sorte que « manquer à la morale » signifie « péché du sexe »... tandis que l'exploitation de l'homme dans les affaires est une faute infiniment plus grave dans l'optique évangélique. Dès qu'on touche au sexe, le prêtre sursaute et veut absoudre ! La diminution spec-

taculaire des confessions dans l'Eglise catholique tient du reste, en grande partie, au fait que le sexe n'est plus considéré comme source de péché. « Je n'ai plus rien à dire à confesse... », se dira le P.D.G. ou le politicien tout en préparant son plan pour augmenter les profits de son département... et les siens... par tous les moyens !

Dans l'ensemble, l'Eglise-Institution réduit le sexe à être l'instrument exclusif (dans le mariage) de procréation de nouveaux individus. Mais il demeure dans l'Eglise-Institution, qui se veut « maîtresse des mœurs » (entendez sexuelles), une allergie rétrograde au sexe en tant que source de progression des personnes et en quête de leur équilibre adulte, si rarement atteint en sexualité.

Le clergé, de plus en plus isolé et coupé de la base chrétienne, se partage les tâches. Tandis que tel évêque feint de négocier et d'accepter le point de vue homophile, tel autre évêque condamne sans pardon. Jésus-Christ, après tout, on s'en moque. Il est venu sauver ce qui était perdu, sans discrimination. Cela ne rapporte pas grand-chose !

Tout problème de morale (religieuse ou laïque) se situe au niveau de la conscience humaine et de la liberté. Les expériences de la zoologie et de la psychologie animale permettent de tracer une frontière entre les attitudes déterminées par la nature et celles qui ont une portée morale, c'est-à-dire celles qui sont le résultat d'un choix libre et conscient.

Il est propre aux mammifères — animaux et hommes — d'expérimenter des tendances homosexuelles. Certaines sont passagères comme l'adolescence ; d'autres sont dues à tel ou tel conditionnement ; d'autres enfin sont durables. Le comportement d'un animal n'a aucune valeur morale, parce qu'il est déterminé par l'instinct, sans intervention de conscience responsable. Si le mammifère-animal éprouve des tendances homosexuelles, c'est la preuve que l'homosexualité est inscrite dans sa nature qui détermine ses actes.

En fréquentant les hommes homosexuels — dont certains parviennent à se hisser au niveau homophile — on s'aperçoit qu'il existe une nature de ce genre. Celle-ci, de par le fait de son existence, est respectable. Un mode de vie adéquat et un idéal de vie doivent donc être envisagés, élaborés et éduqués. Appelons cela provisoirement une morale à l'intérieur même de l'homophylie. Si certains comportements homosexuels semblent bizarres et artificiels, il s'agit, sans aucun doute, d'homosexuels mal ou non formés. Ils n'ont pas encore découvert comment se comporter dignement en homophiles. Mais où iraient-ils apprendre à vivre ? Les préjugés entretiennent la honte et la peur de s'avouer son propre désir.

Il est urgent d'arracher le voile de cette fausse honte pour libérer le désir sous toutes ses formes.

Un dialogue franc et serein aidera chacun à s'accepter lui-même et à construire sa propre personnalité. Ce dialogue est ouvert...

Jacques HAUMY, GROUPE MARGE, ANVERS.

En marge des marginaux

Chouette ce journal ! J'en crois rêver, on est loin des prêchi-prêcha des autres ; finis les clochers, les écoles, les partis, etc... ; loin des « moi, je détiens la vérité », « moi, je détiens l'ordre ». Et pourtant, je suis encore insatisfaite (peut-être parce que je ne suis pas marginale). Je crois que l'affirmation de nos désirs est sans doute la clef d'une certaine liberté, sinon d'une liberté certaine. Arriver à trouver sa propre identité, en marge ou pas, c'est certainement le pas déterminant qui permet d'assumer sa vie. Mais, il n'est pas aisément d'arriver à se reconnaître sous cette gangue éducative familiale et sociale qui nous englue. Admettons même qu'on s'en sorte, qu'adviendra-t-il de nous...

1. Si tout le monde n'en sort pas en même temps et que le droit à l'expression de nos désirs n'est pas reconnu par les autres ? C'est se lancer dans un combat désespéré, celui des marginaux, avec pour but l'espoir de devenir majoritaire un jour.

2. Comment, si tout se passait bien, pourrait s'organiser la vie avec les autres ? Comment faire que le plaisir de l'un ne devienne pas l'aliénation de l'autre dans une société non plus régie par le profit mais par la reconnaissance du désir des uns et des autres ? Comment peut se faire la société idéale où chacun pourra être à la place où il se sentira le plus à l'aise pour être respectueux à la fois de soi-même et des autres ?

Il y a toujours une part séductrice dans tout ce qui s'ennonce, mais ce qui me rend morose, c'est de voir que, depuis que le monde est monde, toutes ces séductions ne sont pas venues à bout des réalités plus ou moins sordides dans lesquelles on continue toujours à patauger. Je ne crois pas à une société sans marge et c'est pourquoi je dis bonne route à Marge.

Michèle.

PRÉLUDE À LUDE

— Loin de l'idéologie prédominante et oppressive du pouvoir impérial ;

— Loin de l'idéologie sous-dominante et critique du prépuvoir réformiste ;

— Loin de la pseudo-radicalité ressentimentale et manichéiste des gauchistes et des groupes d'intérêt ;

— Loin de l'ascétisme coincé et desséché, qu'il soit puritain, mystique, monacal ou même révolutionnaire ;

— Loin du discours de négation, pardéjà le bien et le mal :

... ICI ET MAINTENANT NAIT LE GROUPE LUDE.

Ce n'est pas à partir d'une position d'ANTI mais d'ANTE que fonctionne ce groupe né au sein de MARGE. Il se veut axé sur la recherche créative et imaginative, libérant l'expression sous toutes ses formes, déferlant ses productions désirantes et collaborant activement à l'élaboration du discours de MARGE.

Le groupe LUDE lévite d'ores et déjà dans ses désirs et ses délires, productifs et machiniques, imaginatifs et affirmatifs, créatifs et récréatifs.

LUDE se veut détonateur de sa ludicité.

Le groupe LUDE, sans interludes, pulse sa vie et impulse d'autres vies.

L.U.D.E., le grand jeu, la Libération Universelle du Désir d'Exister.

GROUPE LUDE,
Daniel LADOVITCH, Frédéric NATHAN,
Christian GUERIN, Anne NAJNUDEL.

POUR LE DROIT D'AIMER UN MINEUR

Contre toute répression de l'homosexualité. Ainsi donc la loi du 7 juillet 1974 a abaissé la majorité civile à dix-huit ans et, du même coup, rendu licites les rapports homosexuels avec des mineurs à partir de cet âge. Oh ! certes, des pressions puritaines s'étaient exercées, en particulier au Conseil d'Etat, pour que cette catégorie d'actes homosexuels reste en dehors du champ d'application de la nouvelle loi. Elles n'ont pas prévalu. Par contre, l'illogique législateur a maintenu la majorité de vingt-et-un ans pour les pénalités (aggravées) frappant ceux qui facilitent l'usage de la drogue. C'est tout de même une première défaite pour les hétéroflics.

Cependant certains « homophiles » se hâtent un peu trop de chanter victoire. A les entendre, ils auraient pleine satisfaction puisqu'ils n'ont jamais voulu demander davantage que la majorité à dix-huit ans. Mais les militants de la libération sexuelle sont moins triomphalistes, et pour nous le combat continue.

Tandis qu'encore au XVIII^e siècle des homosexuels étaient brûlés vifs, le Code pénal de 1810, rédigé par Jean-Jacques de Cambacérès, ignora l'homosexualité quel que fut l'âge du partenaire mineur. Ce n'était pas seulement parce que le rédacteur, voire son patron impérial lui-même, avaient goûté à cette forme d'amour : le respect des droits de la personne humaine, fruit de la Révolution française, qui avait émancipé les juifs et aboli l'esclavage, n'était pas tout à fait mort en 1810.

Mais le terrorisme antisexuel ne tarda pas à prendre sa revanche. Il inventa des seuils délictueux : onze ans en 1832 sous Louis-Philippe, treize ans en 1863 sous Napoléon III. Cependant, il fallut attendre l'occupation hitlérienne et le régime de Vichy pour que, talonné par l'Eglise, omniprésente sous le maréchal Pétain, l'âge limite des « actes impudiques contre nature commis avec un mineur de son sexe » fut, d'un seul bond, porté à vingt-et-un ans. En l'absence de parlement, au surplus, la notion d'acte « contre nature » était subrepticement introduite dans le Code pénal. Quand le képi de Charles succéda à celui de

Philippe, le décret vichyssois fut repris mot pour mot, pour être incorporé ensuite dans l'article 331, § 3. Châtiment prévu : six mois à trois ans de taule et de lourdes amendes.

Le *Compte général de Justice*, publié de temps à autre, avec beaucoup de retard, par l'institution pourrie stigmatisée par Serge Livrozet, donne le détail des condamnations rendues en 1971 pour infractions à ce paragraphe 3 :

Profession des transgresseurs. — 55 % d'hommes du peuple, salariés à des titres divers, dont 40 % d'ouvriers. L'homosexualité n'est donc pas un « vice de riches ».

Age des transgresseurs. — Moins de vingt ans : 5,3 % ; de vingt à trente ans : 35,3 % ; de trente à quarante ans : 23,2 % ; de quarante à soixante ans : 29,3 % ; plus de soixante ans : 6,8 % ; donc un peu plus de 36 % de plus de quarante ans. L'âge mûr et la vieillesse ne sont pas ménagés.

Sexe des transgresseurs. — Seulement 2,6 % de femmes. Sus au procréateur qui « trahit » sa mission.

Situation familiale. — 29 % de mariés (ou qui l'ont été), dont 23 % toujours mariés, 22 % avec enfants, 8,5 % avec au moins trois enfants. Résultat : des foyers bouleversés, peut-être détruits, non parce que le transgresseur a aimé un mineur, mais comme suite à la taule et au scandale.

Nationalité. — 15 % d'étrangers dont plus de 10 % de Nord-africains, dont la misère sexuelle n'a pas été prise en considération par des juges prédisposés au racisme.

Peines appliquées. — Total : 306 ; en pourcentages : 78 % d'un an ou moins, 16 % d'un à trois ans, 6 % punis d'amendes. Bénéficiaires du sursis : 46 %.

Récidivistes. — 26 %, possibles d'une peine allant jusqu'au double du maximum de la peine légale. Qu'est-ce qu'un « récidiviste » ? Réponse : « Tout individu dont le casier judiciaire porte mention d'une condamnation quelconque. » Le premier délit peut avoir été un simple vol à la tire sans rapport avec le comportement sexuel. L'infraction homosexuelle commise en-

suite n'en est pas moins frappée d'une peine beaucoup plus lourde. On relève deux condamnations, l'une à cinq ans de taule, l'autre comprise entre trois et cinq ans. Ainsi la Justice a-t-elle le moyen de dépasser le maximum de peine fixé par le paragraphe 3.

La loi du 7 juillet 1974 a-t-elle ou non rétréci le champ d'application de cette répression ? Pour le savoir, il faudrait connaître l'âge des partenaires mineurs avec lesquels le transgresseur de 1971 avait eu des rapports. Mais le *Compte de la Justice* est muet sur ce point, pourtant très important. On peut supposer que nombre de transgressions sont commises avec des mineurs de moins de dix-huit ans. Pour celles-là la loi conserve toute sa rigueur et sans doute les peines sont-elles en proportion inverse de l'âge du mineur.

Quelques indices, certes, sont fournies par les statistiques de la Direction de l'éducation surveillée. Elles portent sur les mineurs de moins de dix-huit ans (seuls de la compétence de ce service) condamnés par les tribunaux d'enfants pour délit d'« homosexualité ». Mais il n'est pas indiqué s'il s'agit de transgressions entre deux mineurs ou entre un mineur et un majeur. Ces condamnations ont été de soixante-trois en 1968, quarante-quatre en 1970, quarante-cinq en 1971, neuf en 1972. La plupart des garçons condamnés avaient entre quinze et dix-sept ans.

Quinze ans, c'est le seuil au-dessous duquel entre en jeu, non plus le paragraphe 3, mais le paragraphe 1 de l'article 331, qui taxe de « crime », passible de la Cour d'Assises, l'acte homosexuel commis avec un mineur au-dessous de cet âge et le réprime avec une extrême rigueur : cinq à dix ans de réclusion criminelle !

Or la révolution sexuelle en cours, l'extension de la pratique bissexuelle de plus en plus considérée par les jeunes comme naturelle, l'exploitation capitaliste de la sexualité, activité commerciale de plus en plus rentable et tolérée, les progrès saisissants accomplis par la jeunesse mineure, physiquement, sur le triple plan de la vigueur, de la taille et de la beauté corporelle, mentalement, par une ouverture sur le monde élargie, due à une meilleure instruction, aux voyages, aux mass-média, et par une maturation de l'esprit, ont créé une situation entièrement nouvelle. Un proviseur parisien déclare (*Le Monde* du 8 novembre) qu'« on ne peut pas continuer indéfiniment à traiter les enfants comme des débiles ».

Résultat : les moins de dix-huit ans sont portés à faire l'amour sous toutes ses formes à un âge de plus en plus précoce ; d'autre part, parallèlement, s'avive l'attrait qu'ils exercent sur les homosexuels. En se bornant à abaisser peureusement la majorité de vingt-et-un à dix-huit ans, le législateur a donc méconnu l'évolution des mœurs. De plus en plus, en conséquence, les tribunaux enverront en taule des transgresseurs ayant noué des rapports avec des mineurs de plus en plus jeunes, « machines désirantes », comme disent Deleuze et Guattari, machines désirables.

Ainsi, du même coup, sont encouragés à pratiquer le chantage les mineurs en quête de rançons ou leurs familles, et les transgresseurs acculés à leur céder par crainte du scandale.

La Justice prétend qu'elle « protège » le mineur. En fait, la « séduction » d'un jeune mineur, sans violence, est parfaitement inoffensive. Bien au contraire, elle procure à la « victime » une décharge salutaire de son flux sexuel contrarié par la Famille, l'Ecole, la Morale. Mieux, elle le gratifie d'une affection (souvent plus bénéfique que les relations avec le père légal, à plus forte raison s'il s'agit d'un orphelin). Elle lui offre une expérience de la vie, une somme de connaissances, un refuge ou un foyer, à condition, bien entendu, que l'aîné ne soit pas un dégoûtant égoïste, braconnier de gibier tendre. Mais la loi ne distingue pas entre ces deux sortes de transgresseurs. Ce qui, en revanche, est maléfique, ce sont les complexes de culpabilité, de honte, de peur, de remords, d'expiation dont parents, éducateurs et magistrats souillent trop souvent la fraîcheur attribuée par ses « protecteurs » à l'adolescence.

Oui, le devoir impératif des militants de la libération sexuelle est de lutter à voix haute pour le droit d'aimer un mineur, même lorsqu'il n'a pas encore dix-huit ans.

Daniel GUERIN.

MARGITUDE

MARGE prend ses racines en lui-même
Comme l'Homme doit être sa source
Commencement et fin de lui-même
Il doit s'auto-générer dans sa margitude.
Fleuve et océan il doit aller en lui
Flux toujours renouvelé de sa floraison
Naissance des montagnes il s'auto-procrée
A la fois eau et feu à la fois calme et tempête.
Homme à la tête des vents
Homme à la tête d'orage
Homme toujours renouvelé soit toujours nouveau
Comme le soleil ou l'obscurité
Lumière et ombre assume ta Marginalité

Robert A. GROZZ.



SEX ET NUDITÉ

Août 1974, Agde. C'est le Congrès International du Nudisme. L'un des responsables, sans doute conscient de l'arriération générale de nos pays latins (ce ne sont, hélas, pas les seuls), a déclaré le nudisme révolutionnaire.

A quelque temps de là, une charmante miss est élue les plus beaux seins de la Côte-d'Azur. On pourrait croire que la première bataille, celle des seins, est gagnée.

Ce n'est pas si simple. Les autorités, consultées à ce propos, donnent des avis très variables. A La Seyne, par exemple, les seins nus sont admis, à condition que cela se passe un peu à l'écart, du côté des rochers. A Bandol, à La Ciotat, la rigueur est de mise. Les gendarmes verbalisent. Chacun sait que les seins nus sont devenue monnaie courante à Pampelonne. Mais, attention, les responsables des municipalités nous avertissent : les agents de l'ordre dresseront procès-verbal à tous ceux qui, s'autorisant de la licence tolérée à Saint-Tropez, à Pampelonne et aux alentours, pratiqueront le nudisme intégral sur les plages respectables allant de Saint-Tropez au Lavandou. Alors, qu'en se le dise, il est dangereux de se déshabiller. Cela coûte cher. Plus cher qu'aux strip-teaseuses du Crazy Horse Saloon...

Le comble est atteint à Erdeven, dans le Morbihan, où deux cents habitants du coin, dont certains armés de gourdins, fondent sur trente nudistes obstinés à ne pas porter de cache-sexe. Les affrontements sont brefs, mais très violents. Quinze blessés sont évacués, après l'intervention des forces de l'ordre, qui, pour une fois, ne sont pas responsables du massacre.

Cela donne à penser. Si les autorités sont aussi répressives, c'est tout simplement parce que l'opinion publique les y pousse. Supposons un seul instant qu'un maire ou un préfet autorise le nudisme sur les plages de sa localité, il va déclencher un tollé général. Il risque même de perdre sa mairie ou sa préfecture. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Ce genre de mesure ne peut pas s'imposer par la force.

Deux Français sur trois sont encore hostiles au nudisme. Un sur cinq l'accepte, à condition que cela se passe dans des endroits séparés, à l'abri des regards supposés innocents. Les nudistes, en somme, sont des Peaux-Rouges. Il faut les parquer dans des réserves.

Le corps nu d'un être humain, c'est une honte. Pas celui d'un animal, bien entendu. Lorsqu'ils font l'amour, l'homme et la femme ne se mettent-ils pas nus ? Mais c'est honteux. Il faut se cacher pour faire cela. Si on nous voyait, ce serait un scandale.

Le vrai problème est là. Le nudisme, en soi, ne fait pas question. Ce qui révolutionne les pudibonds, les refoulés, les hypocrites, les soi-disant innocents, les voyageurs sournois et lâches, les moralistes en mal de puissance et de virilité, c'est la vision du sexe.

Nous comprenons parfaitement pourquoi le combat commence par les seins. Ils sont moins sexuels. Le seul point vraiment érotique, c'est le mammelon, avec l'aréole. Montrer cette partie du corps risque de trou-

bler ceux que la sexualité bloque, excite, angoisse et culpabilise. Leurs réactions sont imprévisibles. L'éducation castrante, dont ils ont été les victimes ne peut que les entraîner à réagir par des cris d'horreur. Mais qui donc, honnêtement, est horrifié à la vue d'une belle paire de seins ? Les plus dégoûtés ne crachent pas sur ceux de leur femme, de leur petite amie ou de celle des autres.

C'est parce que cela se passe en public qu'ils se prétendent choqués. Quelle mascarade ! En réalité, le chien salive, quand il voit sa pâtée. L'homme est admiratif, voire excité, devant de beaux seins. S'il ne l'est pas, c'est que, comme Pavlov, au cours de certaines de ses expériences, ses parents ont introduit dans son éducation un contre-conditionnement : « Ce qui est beau est horrible. » Cela évite d'être troublé. Le tour est bien joué. Cela fait deux mille ans que l'apôtre Paul a enclenché ce comportement. Il a bien mérité de l'homme.

Quand on arrive au sexe, c'est la fin de tout. La femme est atroce, avec ce triangle de poils. C'est un outrage, que dis-je, un attentat ! On ne peut décentement pas voir de pareilles choses, d'autant plus que l'on risquerait d'apercevoir (en cherchant bien) le sexe à proprement parler. Quant à l'homme, c'est le comble. Le sexe est externe. Il s'étale avec impudeur. Il ne se cache même pas. Rien à faire. Il n'a pas honte. Dans les magazines, le nu féminin est depuis longtemps entré dans les mœurs, mais le nu masculin, si l'on excepte les revues spécialisées, vient tout juste de faire son apparition. Et il n'est pas fier, le pauvre ! Il ne bande pas !

Des gens prétendent que la nudité est inacceptable, parce que certains sont tellement laids, gros ou maigres, que cela nous incommoderait la vue. Encore une belle plaisanterie ! Ce ne sont que défenses de réactionnaires en déroute. La vérité est que les personnes qui ont été verbalisées pour nudisme étaient rarement des laiderons. Les énormes, les squelettes ambulants, les difformes, les bossus et les tordus ont encore honte de leur corps. Tant de préjugés pèsent sur notre piètre cervelle qu'il nous faudra des lustres et des lustres pour nous débarrasser de ces culpabilités aberrantes. Et ces personnes, que l'on dit si moches, ne se mettent jamais nues. Allons plus loin. Même si elles le font, nous ne sommes pas obligés de les regarder. Ou alors, c'est qu'une attirance morbide, cousine germaine de l'obsession sexuelle, nous interdit de détourner les yeux. Un être sain regarde plutôt ce qui est beau. Et, comme dit un vieux sage de chez nous, « ce n'est point parce que les naviolets ne sont point bons qu'il faut se priver de patates ».

Mais c'est faire trop d'honneur à ce genre d'arguments que de s'y attarder davantage.

L'homme de Néanderthal et celui de Cro-Magnon étaient nus. L'homme dit sapiens est vêtu, mais il naît aussi nu que ses ancêtres. Le froid, la chaleur, la pluie, la neige l'ont amené à se couvrir, pour se protéger. Le vêtement lui est véritablement apparu comme une protection. Au fur et à mesure de son évolution, il

s'est habitué à cette enveloppe. Se dénuder équivaut à se désarmer. Qui plus est, depuis qu'il se sent coupable, se dénuder fait planer sur lui une confuse menace de castration. Cela, il n'en a pas conscience. Et le dire, ainsi, à l'homme de la rue ne sert à rien. C'est incompréhensible. Mais l'explication devient plus claire, si l'on ajoute que, ne sachant sur quoi fixer notre culpabilité, nous avons trouvé notre sexe. Et nous sommes faits comme des rats. Nous nous croyons coupables, nous nous sentons coupables, à cause de notre sexe. Pourquoi ? Nous n'en savons rien.

A quoi bon expliquer ce qui remonte à notre plus tendre enfance ? Il en est ainsi depuis toujours. Le dire ne change rien. S'en indignier non plus.

Le problème du nudisme est, en fait, celui du sexe. Tant que nous ne serons pas capables de voir les organes sexuels des autres hommes et femmes sans réagir comme des fous, le retour au nudisme et au naturisme sera impossible. Nous ne pensons pas que c'est le seul moyen de retourner à la nature. Mais c'est l'un des plus importants.

Connaissez-vous ce plaisir incomparable de la caresse du soleil ou de l'onde sur votre corps nu ? Oui ? Alors, pourquoi résistez-vous encore ? Non ? Alors, pourquoi vous préférez-vous sous la douche ou dans la baignoire ? Et encore, quand vous faites l'amour, faut-il vous caresser tout le corps, sauf le sexe et les zones dites érogènes ? Allons, ne nous moquons pas du monde.

Nous ne prétendons pas, du reste, que le nudisme doive être obligatoire. La liberté est un absolu à respecter en ce domaine comme en tout autre. Mais, au moins, que l'on laisse, en toute quiétude, se dévêtir ceux qui en ont envie. Un tel progrès ne signifierait pas le moins du monde que tous les gens se promèneraient nus dans la rue. Quand il ferait froid, il est bien évident que ce serait un non-sens. En outre, chacun serait libre de faire comme il l'entendrait. Ceux qui voudraient rester habillés le resteraient. On n'oblige personne.

Que l'on ne s'y trompe pas. Le nudiste et le naturiste, aujourd'hui, sont encore des marginaux. Mais c'est parce que l'homme, sur le plan psychologique, n'a pas atteint la Renaissance. Il rôde encore dans les eaux troubles de son obscurantiste Moyen Age. Il parque ses hommes naturels dans des réserves : les camps de nudistes.

Jusqu'à cinq ou six ans, l'enfant peut montrer son sexe sur la plage. Mais dès qu'il grandit, cela devient obscène. L'homme n'a que six ans !

Mais un jour viendra où il deviendra adolescent, puis adulte. Il découvrira et acceptera son sexe. Il n'aura plus honte de son corps. Il ne fera plus d'histoires dignes de l'Inquisition et de Torquemada, pour un peu de chair qui s'expose. Sera-t-il plus heureux ? Plus évolué ? Plus libéral ? Peut-être, en ce temps-là, les arrêtés, les obsédés, les coupables, les moralisateurs, les non-nudistes seront-ils honteusement parqués dans des réserves...

Jacques LESAGE DE LA HAYE
C.A.M.N.N. (Comité d'Action Marge pour le Naturisme et le Nudisme).

de route passe la nuit sur le trottoir.

Si toutes les portes du monde se ferment...

Les portes des Etats se sont fermées ça et là. Possons-nous franchement la question : quand le vagabond arrive dans un nouveau pays, se donne-t-il la peine de découvrir les différences de vie, de comportement, de mentalité, de coutumes (qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, puisqu'elles sont ce qu'elles sont : différentes) ? A-t-il tenu compte des besoins vitaux et des aspirations des populations miséreuses où il pénètre ? Les sous-développés affamés n'ont-ils pas le droit de demander à celui qui fuit l'abondance des pays technologiques : « Que nous apportes-tu ? » On comprend parfois leur déception.

Les portes des maisons... Certaines se sont ouvertes et refermées aussitôt. Certaines restent ouvertes avec la ferme volonté — au risque de tout perdre — de créer de nouvelles relations entre les hommes. Mais les abus, jaillis toujours du même refus des différences, ont obligé à prendre des précautions d'auto-défense infiniment regrettables. Dans la plupart des cas, la porte qui s'était ouverte, s'est refermée à cause de ceux qui sont passés les premiers. « Combien de fermettes de portes ai-je provoquées ? »... Et toi qui viens ensuite, tu es étonné et choqué que je te demande ton passeport (merde pour les papiers !). Et suivent les questions : « D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Que cherches-tu ? » (Pardaf ! nous voici en pleine inquisition policière !).

— On ma dit que je pouvais coucher chez toi.

— D'accord, à condition que je ne change rien à ma façon de vivre.

— O.K., demain, je te donne un coup de main.

Pendant dix jours, ce fut le paradis du partage. Et puis, il est reparti vers d'autres horizons, sans rien emporter sinon une parcelle de mon cœur.

Ce soir, après huit mois, il est revenu d'Afrique. Il a frappé. Il est entré. A déposé sac et vêtements. Nu comme un palmier dressé dans le ciel bleu, il a jeté son regard dans le mien.

— Alors, vieux, ça va ?

— Heureux de te revoir.

Nous avons fait l'amour, de corps et cœur. En toute hospitalité.

Jacques HAUMY.
GROUPE MARGE ANVERS.

Hospitalité

Anvers fait étape sur l'axe Paris-Amsterdam. Le sac au dos, ils arrivent presque toujours dans le quartier de la Grand'Place. Pas question de dormir n'importe où, les flics patrouillent. A Anvers, ils ne tolèrent rien. Contrôle des étrangers. Les autorités de la ville craignent comme la peste, que leur ville ne devienne une seconde Amsterdam. L'Etat belge a même installé à Meksplas un camp de travail pour vagabonds. Pas de clochards en Belgique.

Aux abords de la Grand'Place, les dancings et restaurants sophistiqués sont une chose. Les bistrots à « longs cheveux » en sont une autre : Babylone, Biba, Groene Michel, Hobbit, Kroeg, Mok, Muse, Pannenhuis. Chaque troquet héberge son clan d'habituer. Bavarages, échanges, communautés informelles. On y amène ses disques, ses instruments de musique. On y accueille les gars qui font la route. On s'y sent chez soi. Le nouvel arrivant y trouve vite le contact. On lui offre à boire et à parler. Dans toutes les langues. On se comprend toujours. La politique de mesquinie linguistique n'a pu y changer rien. Dans l'ensemble, l'Anversois est hospitalier. Toute conversation s'engage le verre aux lèvres. Toute discussion passionnée, politique ou autre, se conclut toujours par « Nog een pintje ? », « Prends encore une pinte à mon compte ».

Jusqu'à trois ans d'ici, le voyageur trouvait immédiatement de quoi se loger. Aujourd'hui, vie nocturne, comportements non-conformistes, ambiance n'ont pas changé. Seul l'hébergement n'existe plus.

— Ils cherchent une piaule ?... Tu penses, on m'a volé une fois mes disques, mon pick-up et mon fric. Il m'a fallu un an de boulot pour tout récupérer. Lui, ne fait que passer et moi je reste avec la casse...

Pour ma part, après cinq ans d'errance, je me suis fixé à Anvers. J'ouvre un petit bar (non-commercial, au tarif le plus bas possible) avec l'intention d'accueillir les gars qui font la route. Il devient un lieu de rencontre. Ambiance calme favorable aux contacts de tous genres. En outre, je loue une maison de sept chambres. De quoi loger ceux qui font la route. En huit mois, 24 nationalités différentes y ont défilé. Mais la maison fut à ce point détériorée — jusqu'aux poubelles vidées sur les lits du troisième

étage ! — ; les gars qui y habitaient en permanence à ce point cambriolé ; les interventions de police à ce point menaçantes ; les parasites à ce point envahissants, que la maison dut être fermée. Le partage communautaire s'avéra impossible.

Envers et contre tout — « Pervers et avec tous » (cf. Marge n° 1 : « Margination-Marginalisation ») —, j'ai gardé une chambre libre à côté de celle où je vis. Une nuit, je fus menacé d'assassinat et complètement dévalisé, jusqu'à mon slip et mon rasoir. Une autre fois, ce furent carnets de chèques, vêtements, magnétophones, etc... Un copain, qui avait accepté d'héberger deux gars pour qui je n'avais plus de place, fut bâillonné, ligoté, dévalisé et finalement libéré par la police, qui lui sauva la vie toute nue.

Il m'a fallu rentrer dans ma propre ville d'Anvers pour constater que les Européens n'ont plus le sens de l'hospitalité. De cette hospitalité que j'avais pu pratiquer avec tant d'autres à Marrakech, à El Jadida et à Hyères-Toulon. Elle me semble pourtant fondamentale pour celui qui erre sur la planète. Elle fut et est encore la base des relations chez les nomades.

L'hospitalité n'est pas nécessairement un geste de supériorité de celui qui accueille. L'amabilité et la simplicité de l'accueil indiquent qu'il s'agit d'une invitation au partage. Une mise en commun. « Fais comme chez toi, mais ne te mouche pas dans les rideaux ! »

Le nouveau venu apporte ses idées si utiles au séducteur. Elles peuvent aérer sa vie confinée. Il apporte la brise fraîche de ses expériences vécues sur la route. Son amitié aussi. Il va s'efforcer d'entrer dans les intentions, les façons de faire et de penser de ceux qui l'accueillent. Il ne perd pas de vue ceux qui viendront après lui, heureux de trouver le même accueil à l'étape. Il met la main à la pâte en évitant toute forme de parasitisme.

Ceux qui accueillent ont besoin d'un tas de choses pour rendre possible l'accueil du vagabond, qui, lui est libéré de tout ce qui encombre l'existence. Sans argent, rien à faire. C'est la loi de notre situation actuelle. Sans un minimum, pas de location ni de graille possibles. Du moins, en ville. L'amabilité et les valeurs d'amitié remplacent les institutions qu'exige le monde de l'argent. C'est la différence entre l'hôtelier et celui qui ne peut tolérer que son frère

RAZ DE MARÉE

A la recherche de...

Il a paru nécessaire à certains d'entre nous de revenir sur les fondements de Marge et de tenter d'en éclaircir les grandes lignes. Marge a été créée devant l'absence inquiétante d'un courant dési-libertaire. Marge est le pari de l'impossible : la révolte individuelle devient potentialité révolutionnaire ; le rejet passif devient projet actif.

La dynamique ne peut se créer qu'à partir de forces, lesquelles sont constituées par chaque individu venant à Marge.

A Marge, il n'y a ni dirigisme ni suivisme : pas de hiérarchie. Il n'y a que les forces du désir qui s'expriment et se potentialisent. Où sont ces forces ? A Marge on ne prend pas, on donne aux autres et à soi-même ; cela signifie que chacun apporte tout ce qui est en lui. Là, la responsabilité est individuelle. Cet apport est une dynamique génératrice de dynamique : chaque désir à travers son expression induit le rassemblement d'autres désirs, qui, en hordes sauvages, vont déferler sur les systèmes. Toutes les initiatives, toutes les situations productives, même si elles paraissent isolées, doivent être prises. L'ébullition doit éclater en foyers multiples, dont la diversité est la richesse, et dont la multiplicité est la force.

La révolution, c'est avant tout se faire plaisir.

Agissez par affinités, multipliez-vous, soyez des machines désirantes procréatrices de machines désirantes. Dans chaque homme, il y a un marginal qui s'ignore.

Nous appelons à la constitution de groupes actifs, qui s'emploient à la déconstruction des systèmes. Ces groupes sont autonomes, liés par l'accord profond de provoquer le déplacement des mentalités, dont l'éclatement final (en tant que fin des codes) devient initial (en tant que vie décodifiée).

Le combat est d'emblée anti et ante. Anti, comme action contre la réalité (nécessaire à court terme), ante, comme abstraction de la réalité, opalescence des structures, inexistence des pouvoirs.

Chaque groupe devient un ensemble de spéculations infinies qui visent à la révolution permanente. La responsabilité est alors de groupe.

« MARGE » appelle tous les réfractaires insoumis à l'ordre social règnant et sous-règnant. Notre objectif est de désarticuler les systèmes toujours basés sur la lutte sauvage perpétuelle.

Par la rencontre, la recherche, nous avons entre nos mains notre vie. Déliez les structures, éclatez votre existence en mille dimensions qui transgressent toutes les barrières, toutes les données pour s'inépuiser dans un vécu infini déterritorialisé.

« MARGE » est un vaste orchestre où tous les individus sont musiciens.

La marginalité appelle à la transgression totale (sans oublier l'autotransgression).

La marginalité appelle à la destruction des codes. La marginalité appelle à la dérive des flux du désir.

La marge par-delà la crise

Je ne voudrais pas parler dans cet article qui cherche surtout à préciser le discours de « MARGE », de

politique, d'économie, d'organisation, pour la bonne et simple raison que je ne peux me codifier, me territorialiser, m'inscrire.

Considérer un système serait être système.

Il est sans intérêt de reprendre les diverses idéologies de recharge qui ne sont, elles-mêmes, que code, et qui ne peuvent que rabattre sur la grande surface du « Kapital ».

En effet, les questions qu'elles posent ou réponses qu'elles donnent restent inscrites sur la même feuille de papier que le capital qui, de plus saura les manier selon les vents. Elles sont toujours de même nature ; elles ne sont qu'un opium du peuple (voir n°3). Je ne vois en eux que lutte des classes, travail aux travailleurs, organisations, centralisations, pouvoirs, entonnoirs. Les règles, les codes, les territoires y sont fixés pour chacun. Mais où est l'individu, l'expression, le désir, le délire, le sourire, la subjectivité de l'un, le comportement de l'autre, la vie de tous ? Il est donc vain de lutter contre la propriété de l'individu, pour instaurer la propriété de l'état. Il est donc vain de lutter contre le pouvoir de l'argent, pour instaurer le pouvoir du travail. Nous ne voulons pas remplacer les différents maillons des hiérarchies pour placer notre propre échelle. Que l'échelle, que la valeur, que le pouvoir soient rouge, blanc ou noir, ils restent échelle, valeur, pouvoir. Nous sommes aterritorialisés ; pas plus citoyen français que citoyen du monde. Nous ne sommes plus citoyen. Nous sommes sans valeur, sans référence. Nous ne sommes pas monnayables car nous donnons et nous prenons tout. Rien n'est à nous, rien ne n'est pas à nous. Nous sommes un imbraglio informe d'expériences énergumènes. Nous sommes pervers, prostitués, déviants, délirants, délicieux, pillards, riches, différents, ivres, amants, aimants. Nous possédons l'autonomie du déplacement ; nous possédons le désir ; nous possédons l'adimensionnel. Nous possédons la vie. L'énergie libidinale n'est pas côte à côte en bourse.

Droit à la différence

La nature s'est efforcée de faire chaque individu différent, la société s'acharne à faire qu'ils se ressemblent.

Le droit à la différence, c'est s'affirmer soi en tant qu'entité, et reconnaître l'autre tel qu'il est. Les différences n'ont pas besoin d'être effacées, bien au contraire, elles constituent la richesse de la révolution. La différence est notre force, c'est une énergie nécessaire à toute réflexion, à toute recherche. La recherche de la rencontre permet la rencontre de la recherche. La remise en question de soi se fait par soi et non par le voisin. Chacun est maître de lui-même. Nous sommes une multitude de « je ». Nous ne parlons au nom de personne sinon en notre nom propre, car nous faisons la révolution avant tout pour nous-mêmes et de plus, nous sommes réfractaires à toute représentation.

L'originalité crève les stéréotypes ; le tous, partout, toujours ; c'est l'originalité de chacun qui se confond. Le droit à la différence qui s'affirme, c'est la non reconnaissance du système comparatif qui introduit la norme, la référence, la hiérarchie et enferme l'individu. La marginalisation des individus, des couches sociales, c'est l'affirmation de la différence ; la critique, c'est le savoir mieux, c'est le pouvoir mieux, c'est le bouclé. Nous ne cherchons pas à ce

que les marginaux s'affirment comme marginaux, nous cherchons à ce qu'ils se mélangent et se potentialisent. Nous ne revendiquons l'étiquette « MARGINAL » que pour mieux la détruire.

Nous voulons pouvoir être avec nous-même (existence), pouvoir être avec les autres (échange librement consenti). (voir n° 1)

Recherche désinstituante

La révolution dans un contexte où elle n'est qu'absente reste à l'état de récréation ; elle sera création dans la simultanéité diversifiée qui efface le décalage du discours au comportement.

Aucune forme de système ne peut être acceptée, car tout système entraîne des défenses. Nous ne voulons plus devoir vivre de défenses. La lutte est à travers et non avec ou contre. Nous ne luttons pas contre le mythe, l'institution, pas plus que nous ne créons le mythe ou l'institution, car nous sommes ante mythe, ante institution. Nous ne désirons pas changer le cadre, nous désirons vivre sans cadre. Il n'est pas de structures, de discours finis qui n'enferment les uns et rejettent les autres. Tous les insipides, les déterritorialisés, les radiés, les expulsés, les exclus, les rejettés, les déviationnistes, les interdits, les déchets dans leur diversité font notre richesse. La lutte n'est pas contre le système, elle est contre les systèmes, elle est avant système.

La vie sera subjective ou ne sera pas. Les flux du désir sont libérés. Le sentiment vit sans ressentiment. Le couple tolérance-rejet est enterré.

Pouvoir : relâche

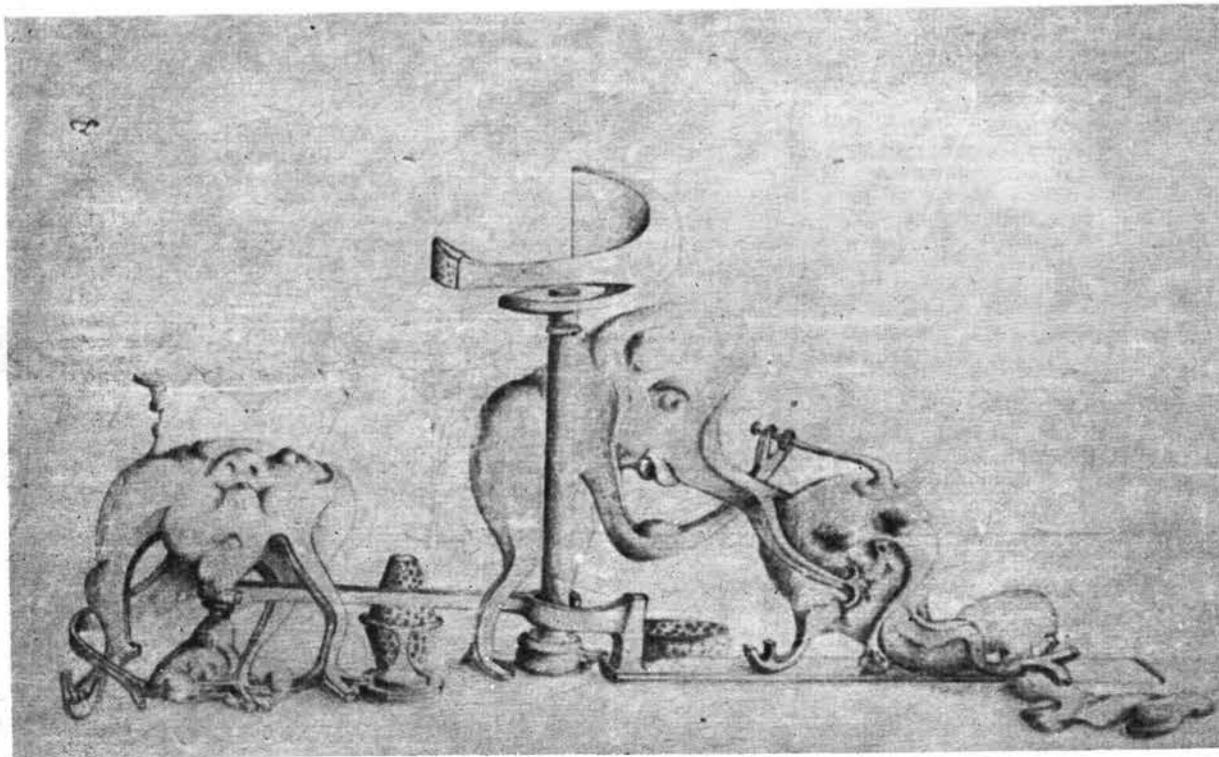
Vivre selon son désir dans les sociétés actuelles oblige l'individu à lutter par tous les moyens pour s'accaparer le plus de pouvoir. Tous ces systèmes ne donnent d'autres solutions que de se battre et se débattre à différents niveaux pour obtenir : argent ; priviléges, situations sociales, toutes choses inscrites dans l'échelle des différentes couches sociales ou d'influence.

Rechercher toujours le Pouvoir, c'est ne jamais pouvoir l'atteindre. Plus l'individu va accumuler de parcelles de pouvoir, et plus il va être obligé de développer des moyens de défense pour préserver ses miettes, et plus sa relation avec autrui perdra de sa sincérité, de son affection, et plus la dégénérescence de toute forme de contacts sera inévitable. Le frein tout puissant de l'humanité reste toujours la non connaissance du lendemain. Cette question a toujours été source de peur, d'anxiété, de repliement, de refoulement ; l'homme préférant la structure séquestre mais rassurante, car visible, au délié du désir qui mène à toutes les déviations.

Le pouvoir de l'individu ne lui appartient plus. L'individu subit la représentation : mythe, institution... et par là-même perd sa faculté d'expression. La question du pouvoir est résolue lorsque chacun prend en charge son discours, son comportement et libère son expression.

La représentation est alors vaincue, la présentation est alors vécue. L'institution et la culture maintiennent l'inaccessibilité. La suppression du pouvoir passe par la possibilité d'accès de tous à toutes connaissances. Le pouvoir est alors maîtrisé par chacun, tous Dieux, tous maîtres, tous pillards.

Frédéric NATHAN.
Groupe « LUDE ».



MY LADY SUN

L'ombre du souvenir
S'est glissée sous mes pas
Et la courbe du désir
Fait le tour du compas
Je marche dans la rue
Insoumis et cruel
Et l'amour qui me tue
Vers tes bras me rappelle
La courbe du désir
A marqué dans le temps
L'ombre du souvenir
Comme la flèche le cadran
Je marche sur tes pas
Mon amour ma maîtresse
Je ressens ici-bas
Une infinie tristesse.

MINI-MAX.

A PROPOS DE L'ÉCRITURE

On n'écrit pas, on gueule.

On pissoit sa rage sur un papier, sur un mur.

L'écriture, c'est comme Dieu ou un défilé du 14 juillet, une idée masturbante pour soirée intellectuelle quand le vent de l'esprit siffle dans le désert de la Critique ; pour ces milieux où le Mao & C° bénitier remplace le goupillon d'autan (le sabre étant gardé pour la révolution divine), seul compte l'emballage.

Il n'y a pas d'écriture, mais seulement la poussée du vomi piétinant toutes les théories, toutes les psychologies, tous les masques, tous les missels blancs, rouges ou noirs. Une explosion de l'être comme un énorme pet faisant sauter tous les canaux de la raison et remontant du ventre au crâne comme une vague de sperme, un tremblement, une copulation de l'imaginaire (l'unique réalité : le moi) avec le papier.

Nous laissons l'écriture aux faiseurs de littérature, à ceux pour qui l'auteur n'existe pas (une IBM enregistre mieux la théorie).

A vous qui marchandez les tripes des autres à coups de grilles linguistiques, vous les rapaces disséquant râles et chair d'un poème pour en faire une partie d'échecs de salons. Vous fouillez, triturez, malaxez un texte, et si merde il y a vous comptez les voyelles.

Vous n'avez pas d'odeur, alors vous stérilisez celle des autres.

La chair n'a rien à fouter de l'écriture, elle pue et pourrit et ne récite pas les coûts interrompus d'une quelconque avant-garde littéraire ; elle n'est pas Tel Quel mais l'Homme.

De temps à autre, avec un petit capital et de grandes théories, vous achetez le privilège de juger, vous avez tous les droits divins du fric roi, vous ne savez jamais dire « j'aime » avec votre sueur, il vous faut consulter lexique et grands ancêtres, vous êtes des magnétophones égrenant le catéchisme de la rive gauche.

Nous nous écoutons en rêvant d'hommes sans mémoire, sans connaissances, émergeant à la vie et y mordant à pleines dents.

Rassurez-vous, messieurs-dames les penseurs, en sortant, nous pissons.

Pierre DRACHLINE - Michel BLAY.

DECLARATION DU MOUVEMENT MARGE AUX ASSISES NATIONALES DE LA JUSTICE QUI SE SONT TENUES A COLMAR DU 19 AU 22 OCTOBRE 1974

Pourquoi sommes-nous venus au procès de Serge LIVROZET ?... Parce que nous refusons la Justice et la prison. De quel droit un homme juge-t-il un homme ?

D'autre part, Serge étant à Marge et ayant créé en plein procès « Pourriture de Justice », nous crions avec lui : « Pourriture de Justice ».

Nous refusons de faire du procès de Serge une forme de spectacle magouillé, c'est pourquoi nous voulons étendre le débat, non pas à un cas particulier, mais à l'ensemble du problème institutionnel.

— Attendu que l'institution Justice est en elle-même une injustice.

— Attendu que dans notre monde tout est injustice, car rien n'est vrai, tout est permis.

— Attendu que la Justice n'est qu'un règlement de compte avec les mêmes qui s'en tirent à bon compte et les mêmes qui sont laissés pour compte.

— Attendu que nous avons été, que nous sommes et que nous serons en prison jusqu'à la déconfiture totale des Etats.

— Attendu que la Justice n'est que l'exorcisme d'une société qui a peur d'elle-même et qui a besoin de se rassurer.

— Attendu qu'elle va avoir peur pour quelque chose parce que les prisons, les asiles, les casernes, les écoles, les usines vont s'ouvrir et tous les accusés, ces incarnations de sa mauvaise conscience, vont lui retomber sur la gueule.

Nous, ci-devant prévenus, nous crions par derrière : TOUS AVEC SERGE LIVROZET, POURRITURE DE JUSTICE.

MARGE.

Bastilles en fête et révolution moléculaire

Les barrières traditionnelles qui séparent la délinquance de la révolte, la folie de la normalité, la liberté sexuelle de la perversité sont remises en question. Depuis mai 1968, on a pris son parti, avec plus ou moins de bonne grâce, des prises de paroles successives des travailleurs immigrés, des femmes, des lycéens, des homosexuels, aujourd'hui des prisonniers, et demain des internés psychiatriques.

Pour être en mesure d'apprécier la portée de cette évolution, qui ne se révèle à l'opinion que lors d'explosions spectaculaires, mais qui, pourtant, ne cesse de travailler l'ensemble de la société à une échelle moléculaire, il conviendrait que la classe politique se défasse des catégories normatives dont elle a hérité du XIX^e siècle et qui conduisent les uns à parler en termes d'action d'avant-garde ou d'action de masse, d'action responsable ou d'action marginale ; et les autres, symétriquement, en termes de minorité agissante, de meneurs, etc... La coupure, qui semble encore aller de soi, entre un fait politique significatif et un fait divers provisoirement a-signifiant, ne pourra certainement pas être liquidée sans un bouleversement radical des coordonnées sociales, un bouleversement au moins aussi important que celui qu'a entraîné, en physique, la relativité généralisée et la théorie des « quanta ».

On est encore loin du compte. Et le vieux bon sens n'a pas fini d'exercer ses ravages. La classe ouvrière s'est assagie, la participation, la concertation gagnent partout du terrain. Même les grèves « dures » sont tenues en main par les appareils. Et ces affaires de paysans, de prisonniers, d'immigrés, que sont-elles d'autre que des accidents de parcours, gonflés démesurément par les média et les gauchistes ? Quelques « marcellins » postés aux points de turbulence, quelques réformes et un peu d'argent finiront toujours par en venir à bout !

Du côté de la gauche, le schéma est un peu plus sophistiqué, on se propose de faire appel à une plus grande intervention des « représentants » des forces populaires, on va même jusqu'à mentionner des perspectives autogestionnaires, mais toujours avec l'arrière-pensée que ce sont des militants bien formés et bien élevés qui tiendront les vrais leviers de commande, et c'est toujours la même myopie sur la nature et l'intensité de la révolution moléculaire qui est en cours. Ce qui est passionnant avec ce raz de marée d'énergie de désir, qui a déferlé sur les prisons, c'est la confirmation de l'ampleur du phénomène. Quelles que soient les prévisions, les événements ne cessent de les dépasser.

C'est à chaque fois le même désarroi, la même panique et la même fuite en avant, aussi bien chez les gouvernantes que chez les opposants. Comment peut-on encore croire après Lip, après la mobilisation des femmes contre l'avortement, etc. qu'il ne s'agit à chaque fois que de secteurs marginaux, de problèmes particuliers. Comment ne pas voir qu'il y a, derrière tout cela, une même problématique politique, et pas simplement une poignée de meneurs ?

Mai 1968 n'aura peut-être été que la dernière des révoltes classiques, son caractère de fête et de simulacre, pouvant être compris comme une manière affectueuse de tourner une page d'histoire. En somme, une révolution rétro. C'est seulement après que les choses sérieuses ont commencé ! A savoir, la vraie révolution permanente, une révolution que personne ne pourra trahir, parce que personne ne pourra la représenter ou la manipuler (1). Et l'on peut être assuré que, dans ce domaine, toutes les tentatives de prophétisation ou de messianisme, seront vouées au ridicule dans les plus brefs délais et qu'aucun mouvement, parti ou groupuscule, tels qu'ils sont constitués actuellement, ne pourra plus, comme on dit : « prendre le train en marche ».

Il n'y a pas très longtemps les générations se poussaient les unes les autres, chaque quart de siècle. Maintenant elles s'éliminent environ tous les deux ans ; il est manifeste, par exemple, que la plupart des « vieux » de mai 68 sont complètement déphasés par rapport aux formes de lutte actuelles. Voilà donc une révolution où les Bastilles sont prises de l'intérieur et où l'on ne sent plus très bien où commence et où finit l'adversaire (par exemple, la grève de la faim commune des détenus et gardiens à Arras).

LAISSEZ-NOUS LA NUIT

Laissez-nous la nuit
Vous et vos huit heures de travail esclavagiste
[et obligatoire
Vous et vos deux heures de métro carceral et de
[trains à bestiaux
Vous et vos deux heures de cuisine et de vaisselle.
Laissez-nous la nuit
A nous les marginaux, nous voulons respirer autre
[chose
Que vos pets
Messieurs de la Société Concentrationnaire.

Robert A. GROZZ.

Voilà qu'on fait appel maintenant au sens civique des détenus et qu'on leur demande de s'inquiéter de la conséquence budgétaire de la destruction des prisons ! Des pétitions circulent entre les cellules, et comme à la belle époque des luttes étudiantes, on essaie d'opposer les bons détenus aux enrages. Manœuvres dérisoires : dans certaines prisons le soulèvement s'est déclenché sans qu'ait été défini aucun programme de revendication. Comme ça, pour la solidarité, pour la fête (2).

Alors, comment tout cela va-t-il finir ? La perspective qui nous attend serait-elle celle du « grand soir » de l'anarchie triomphante, d'une « lutte finale » qui ne s'achèvera que dans les brasiers du fascisme ? Mais il ne s'agit là encore que d'évocation faisant référence à des coordonnées périmées. Pour essayer de s'y retrouver, il faudrait commencer par admettre qu'il y a toutes sortes de manières d'être en prison. Je ne parle pas des prisons modèles où l'on pratique, par exemple, le système de l'incarcération la nuit et du travail à l'extérieur le jour, mais du régime pénitentiaire qui est celui, à des degrés divers, des enfants dans les écoles-casernes, des jeunes dans les casernes-prisons et dans les usines-camps de concentration, des internés dans les hôpitaux psychiatriques, sans parler des familles dans les H.L.M., des hommes et des femmes dans leurs préjugés et leurs inhibitions. Les barreaux et les guichets changent, mais c'est toujours le même système.

C'est là, à mon sens, qu'il faut chercher l'explication de la convergence des luttes actuelles. Il n'y aura pas de réforme sectorielle : une pour les droits communs, une pour les femmes au foyer, une pour les lycéens, une pour les homosexuels... Le changement social restera marqué par une alternative de régime, qui le rend imperceptible à l'échelle moléculaire, et impraticable quand il explose au grand jour, tant que n'auront pas été dégagées ses formes d'expression spécifiques, c'est-à-dire tant qu'il restera tributaire des représentants et des systèmes traditionnels de représentation.

L'innovation sociale ne saurait être planifiée de l'extérieur, et la gauche actuelle ne semble pas beaucoup mieux préparée que la droite « libérale » à faire face à l'évolution de la situation. Les questions « e la justice, du maintien de l'ordre et de la folie sont certainement un bon terrain pour débattre les options fondamentales des réformistes. Un certain nombre de magistrats militants ont essayé de les aborder sous un angle nouveau. Il ne s'agira plus d'aménager une représentation de la justice mais de modifier les agencements sociaux, dans leur métabolisme interne, pour qu'ils prennent directement en charge, pour qu'ils autogèrent les problèmes posés, quitte à faire appel à des spécialistes pour tel ou tel aspect particulier. Dès lors, il n'y aurait plus un secteur spécifique de la justice, mais un réseau de problèmes traversant tout à la fois le champ de l'éducation, de l'hygiène mentale, de l'urbanisme, de la vie quotidienne, etc... (Et remarquez combien déjà ces diverses catégories commencent à sonner faux) (3).

Au Chili, avant la prise du pouvoir par les fascistes, des habitants de bidonvilles ont fait l'expérience d'une gestion collective, non seulement des problèmes d'hygiène, d'alimentation, d'alphabetisation, mais aussi de justice ; c'est peut-être en réfléchissant sur des tentatives de ce genre et malgré leur caractère balbutiant et incertain, que l'on pourra dégager des options crédibles.

(1) On peut se demander si l'affaire du Watergate, aux Etats-Unis, n'aura pas été elle aussi, un combat d'arrière-garde de la classe politique traditionnelle.

(2) Paradoxalement, il semble que la seule Fédération syndicale qui ait évité de s'engager à fond dans le grand concert en faveur de la défense de l'ordre, soit la C.F.T.C., la vieille C.F.T.C. de tradition chrétienne.

(3) Les changements de préoccupation, dans l'opinion publique, peuvent être rapides. C'est le cas à Metz, où un comité, qui s'était constitué contre l'installation d'une prison et pour la défense de la tranquillité du quartier, en est venu rapidement à discuter des problèmes posés par la condition pénitentiaire.

Félix GUATTARI.

COMPlice

J'écris mon cri
Je lis dans mon lit
Je lie d'un lien
Un ami, un mien.
Je ris d'un rien
Je vis, je viens.
Je dis, je tiens
A ma vie, à mon vit
Qui va, qui vient.
Je dis, je tiens
A l'ami que je tiens
Qui me tient, c'est bien.

Daniel LADOVITCH - GROUPE LUDE.

D'UNE A.P. A L'AUTRE

Enfin, nous pouvons parler dans un journal sans que personne y trouve à redire. Donc, je vais pouvoir dire tout ce que j'ai sur le cœur depuis des années. Quand je dis « des années », j'ai l'impression d'avoir 50 ans et pourtant je n'ai que 23 ans, mais, avec la vie que j'ai menée depuis ma tendre enfance, j'ai vraiment la sensation d'en avoir 20 de plus.

Je suis née à Saint-Vincent-de-Paul. J'ai été abandonnée à 2 mois, le jour de Noël à la porte de l'Assistance Publique, à 9 h du matin, avec un mot sur mes langes comme quoi elle me laissait à l'A.P. jusqu'à mes 21 ans. Donc 21 ans de souffrance et surtout d'injustice, et ainsi j'ai vécu dans ces conditions en MARGE de la vie et de la société.

MAIS, pourquoi ma mère m'a-t-elle laissée seule ainsi que mon jeune frère face à cette pourriture de société ?

Je ne connais pas la réponse que ma mère pourrait donner, mais moi je vais essayer de répondre pour elle.

Parce que :

— Elle était ouvrière, elle ne pouvait élever ses enfants, manque de pognon.

— Il n'y avait pas la contraception de maintenant.

— Il n'y avait pas l'avortement.

Voilà, c'est tout simple, j'aurais pu ne pas venir sur terre, et ainsi ne jamais être tentée de juger ma mère. Mais, j'y suis venue et j'ai succombé, moi aussi, à cette tentation, avant de comprendre enfin quelle part de responsabilité porte cette société répugnante.

J'aurais aimé comprendre tout ça à l'âge de 10 ans :

— ça m'aurait évité de la maudire et d'être malheureuse de n'être pas comme les autres ;

— ça m'aurait évité de connaître l'autre A.P. (Administration Pénitentiaire) ;

— ça m'aurait évité de connaître la DROGUE au point de me faire du mal pour le restant de ma vie.

Je remercie « MARGE » et tous mes amis qui m'ont aidée à prendre conscience de ces problèmes humains dont la société fait tout pour rendre les individus seuls responsables, comme si elle n'y était pour rien.

Je n'en suis évidemment qu'au début de tout ce que je voudrais comprendre, tout ce que mon « éducation bonne sœur » et les connaissances institutionnelles dont on m'a bousculé le crâne m'empêchent encore de réaliser et d'analyser.

J'engage tous ceux qui, comme moi, sont encore victimes de certaines contradictions forgées par le système à ne pas hésiter à les remettre en cause dans leur vie de chaque jour, aussi bien en paroles que dans leur comportement.

C'est la condition indispensable de votre LIBERTATION.

Muriel RAIMBAULT.
B.B. en Peluche.

Pelletées et boyaux

... Ils continuent, ils vont donc continuer ? Pas un qui fasse grève, qui lève la voix, dans cette usine à produire nos ombres collées à nous comme des redingotes lourdes ; pas un qui refuse, qui dise : non plus rien, plus rien de moi, je débauche et débouche, je sors ; pas un qui dise ce qu'il est ; ils continuent, ils font des œuvres disent-ils et ça ils le disent même en disant le contraire et ils parlent de la solitude du créateur devant sa feuille de papier et ils sont capables de discours étonnantes à ce propos, émouvants au besoin, retors et combinés, qui emportent l'adhésion comme un bout d'aluplast vous tirant les poils ; ils sont ingénieurs les ingénieurs. Ils parlent de la solitude. Ils parlent de la création. Et ils vont toucher leur salaire. Ce ne sont pas des ouvriers comme ceux qui fabriquent les objets, leurs livres. Ils ne pensent pas à ceux qui construisent, qui réalisent. Ce sont des ingénieurs, avec des bureaux, des téléphones, des carnets de rendez-vous, des banquets. Ils dessinent le modèle et l'envoient aux ateliers de leurs patrons. Si le modèle est accepté. Sinon c'est le licenciement sans préavis. D'autres techniciens plus « compétents » ou compétitifs les remplacent, il y en a plein qui attendent en fumant une cigarette et bavardent. Ce sont les employés aux écritures de l'usine à langage (chef d'entreprise épaulé par les banques, le code, les accointances, sous-chefs, contremaîtres, surveillants, bureaucrates, détectives, rondes de nuit avec chiens et phares, ouvriers, salons d'accueil, comités, démarcheurs, publicistes, vendeurs, clients, tout ce qui fait une usine modèle...). Est-ce une interprétation tendancieuse ou incorrecte, ou nébuleuse ? J'ai été renvoyé plusieurs fois parce que mes certificats n'étaient, ne sont pas bons ; une fois parce que, en tant qu'employé fraîchement engagé aux écritures, je n'ai pas tenu ma place. J'ai été remercié. Cela s'appelle rendre SA liberté à quelqu'un. De quelle prison suis-je sorti ? de quel bagne ? de quelle entreprise ? Y a-t-il eu un ordre de grève lancé pour si peu ? Il n'en est pas question. Est-ce que les inscrits d'un club se mettent en grève ? Ils parlent de la difficulté d'être et font des conférences. Un autre prend la place et s'y tient. Ou bien cela recommence. Pendant ça, la production continue, avec sa hiérarchie, ses escaliers, ses ascenseurs, ses monte-charges, ses camions. Sa distribution. Ses prix.

Les employés de maison ne font pas grève. Ce sont des domestiques « privilégiés ». Attention à l'écart. Juste ce qu'il faut. Pas plus car trop c'est trop et dehors. Oh, je ne larmoie pas sur le sort de ces gens-là : ils n'ont que ce qu'ils font. Mais ce qui est vicieux c'est — comme une fatalité (?) — d'entrer dans le cercle. Ou de ? Je ne parle pas non plus de l'héroïsme.

Ce qu'il y a, c'est que si les ouvriers fabriquent le livre, le contenu typographique, l'emballage, ce sont les ingénieurs qui dressent les plans, inclinés ou non. Il y a donc une production, visible. Et une autre, invisible. Laquelle conditionne l'apparition de l'autre. S'y activent les employés aux écritures, selon certaines directives et conseils : à ce niveau, ce sont les ouvriers spécialisés qui vont mettre en circulation un produit spécialement apprêté, les ouvriers-du-langage. D'apparence (plus ou moins vestimentaire d'ailleurs) ils sont les ingénieurs. Au fond, ce ne sont que des ouvriers d'un genre amphibie. S'il y a effectivement une fabrication « normale », il y a avant tout la manœuvre des pétrisseurs du langage. Quand la pâte est jugée à point, elle est alors moulée.

Certes, n'est-ce pas, ON s'attache à conférer un meilleur statut à l'employé. C'est la préoccupation fondamentale, dit-ON. Lorsque j'ai grinché parce qu'il a été imprimé des choses fausses sur l'enveloppe marchande du moulage, j'ai été réprimandé : je ne devais pas intervenir dans une opération patronale. Même, ON m'a dit que j'ergotais, que c'était sans aucune importance à côté du « combat pour le statut social ». Et motus. Pianotez sur votre clavier. Suffit. ON jugera. Et surtout, pas question d'argent entre nous. Nous sommes dans LA littérature, où vous croyez-vous, c'est une maison sérieuse qui transcende les détails, les accrocs, qui rayonne. Ne vous embourbez pas. Laissez-vous mener. Ayez confiance. Soyez modeste et compréhensif. Dit la contremaîtresse. Il n'y a que les revendications justifiées justifiables qui sont justes. Il faut choisir. La diffusion, l'exploitation, la paye sont hors de votre action. L'éditeur est seul responsable. Vous n'êtes que de la merde. Pense-t-elle comme lagarde et michard. Récitez, nous faisons les guichets. Et les manœuvres, les utilités, les débardeurs vernissés s'attellent au pétrin, au four à émaux et émotions, à la chaîne cadencée, pas un ne bronche, ils plient comme arceaux et sous-tendent les gros légumes véreux du champ alphabétique. Quelques-uns gémissent : c'est le chœur des éplorés. D'autres applaudissent : la claqué. D'autres ricanent : les diabolins jetés dans le foyer ça nettoie les conduits, élimine la suie, et la vaste cheminée de l'usine tire ses meilleures bouffées avec arrogance.

Il y a trop d'employés aux écritures. Là, trop c'est trop, maître nadeau. (...) Ils sont là. Ils « écrivent ». Ils parlent ». Ils donnent du travail, dit-on, sinon cela ferait des chômeurs dans les services de fabrication, et les enfants, et les vieillards à charge ? A moins que les ouvriers refusent de fabriquer tel livre, mais ? la liberté, pas, comme ce sigle inutilisable peut servir... quelle est cette liberté qui nous strangle, qui nous tord dans ses amarres ? qui sent plus

mauvais que le plus mauvais, dont les employés se moquent ; agitent leurs lignes, leurs hameçons, versent quantité officielle de soporifique dans la soupe, soufflent dans les mannequins, font du bas guignol... les employés !

La solitude du créateur, sur les seaux de purin factice, la solitude tu imagines... la solitude comme dit léo ferré muselé aux brancards, faisant son travail barclay, il pleure dans sa gueule sculptée des harmonies tant poétiques à faire juter des anarchistes gras sur sa friteuse électronique... il n'y a plus rien... et ta chanson, ferré ?... la solitude du créateur... et les ouvriers du livre de poche, les intestins barbouillés de colorant... la solitude tu imagines... sa panse et ses médocs coincés dans nos narines, la solitude. L'enfance La beauté. La révolte. Imagine : la révolte des gens qui ne fons jamais grève. Après ça, parlez-moi de la pornographie comme d'un dada, une lubie, une illusion, messieurs les putains dans vos maisons de passe où le langage se farde et sort, et nous met dans son lit. Appelez ça l'extase. Et parlez-moi encore de la création. De l'artisme. De l'enfantement du monde, de l'enfance de quoi ? Il serait temps de vous arracher la langue... et leurs crocs, et leurs ondulations, et leurs musiques subordonnées, et leurs mains cholériques, la solitude... avec piano, bécane de toute sorte et fignolés, avec des airs dégondés, des bouches badiégeonnées... mais la DEVASTATION... non, l'innocence, ils se fraient un passage coûte que coûte, se repaissent de notre membrure saccagée, écrasent les moissons, ils ricanent, partent en safari dans notre système nerveux et coupent et brandissent les paquets de nerfs qu'ils lancent en offrande aux maîtres de leur mangeoire. Ils dévastent. Si ça continue, nous ne serons plus que des terres brûlées. Si nous avons de la chance.

La Sibérie. En ce moment les radios pavoisen. La répression soviétique sur les intellectuels. Pendant ça, que le trafic s'amplifie. La solidarité des scribes ? Allons. Au Maroc, les prisons débordent. Les employés aux écritures françaises dénoncent, se rengorgent, donnent (?) des interviews. Comparent. Confluant. Retournent à leurs décritoires. L'assemblée hoche la tête. Jeu de massacres, portez-vous bien, le fascisme veille. Au nom de la liberté, de la création, de l'enfance, de la nature..., de la mitraille.

Le fonctionnaire de l'écrivoire serine, invite à reprendre en chœur des couplets métronomes, une sorte d'éducation permanente de la voix, de l'œil, de la démarche. Pourquoi succomber au charme, à ce qui FAIT autorité en la MATIERE ?

Ce qui est à voir n'est pas tant le statut social brut que la statue hiératique, la componction du rôle : triche, fable creuse, conditionnement de l'air, du rictus. Le contractuel balance entre la sous-prolétarisation et l'accès aux sphères écarlates des repas, entre le repos famélique et le repas reposant, c'est le menuet équilibriste où aucun tour d'acrobatie non contrôlé n'est bienvenu quant au maintien. L'oscillation entre deux défroques (le maudit — l'élu) soumet l'employé à une contorsion féroce sur une passerelle trouée au-dessus de la fosse qui ceint le château des noces dorées : assis à califourchon sur le rebord de l'unique fenêtre du donjon un maître suit le numéro, une bande enregistrée débite un feu d'artifice de sifflements, de vivas, d'encouragements narquois mais excitants, d'étranges colombes à tête d'hyène planent encensées de volutes nécrophiles qui éclatent comme des ventres. C'est l'examen de passage du repos famélique au repas reposant dans le rituel féodal. Il s'agit de plaisir, de faire le bouffon historique, de prouver aussi ses possibilités de mimétisme, d'adaptation ad-hoc, son savoir-faire disparaître. Montrer que son avant garde ce que son derrière exploite et que l'improvisé n'est pas son point faible, qu'il y a subtile réponse à tout ce qui peut advenir de contrariant, d'inopportun. S'en remettre sans vergogne, d'une seule pièce, au somnambulisme. Avoir une peau qui s'imprègne facilement, une peau supportant l'encre sympathique et les fluorescences discrètes. Et surtout s'exercer à toujours fixer l'auréole du maître et jamais rien d'autre. Rares sont les employés qui n'obéissent pas aux consignes, aux balisages, aux téléguidages, aux avances. Rares d'autant plus sont ceux qui nomment ce qu'ils sont, qui le disent, et crûment, et sans hypocrisie, sans grippeminauderie, sans art. Rares plus encore ceux qui risquent le nez hors de la soupe. Introuvable sont les écrivains ; les mannequins, eux, sont à leur poste. Il n'est jamais question alors de décrire l'état de fait, mais l'état des autres faits et avec quelle abondance. Il n'est pas politique de dire que ces employés ne sont que des ânes en bois qui grincent dans le manège. S'ils étaient vraiment ce qu'ils affichent, ils quitteraient leurs murs en vieux tableaux. S'ils pratiquaient ce qu'ils doctrinent, ils n'iraient pas prêcher quoi que ce soit à d'autres, mais s'occuperaient sans retard de leur propre situation. S'ils comprenaient que même milliardaires ils ne sont que des clochards et des plus lamentables, que même héroïsés selon le code littéromane du génie ils ne sont que d'infests torchons à faire briller le plus sale des vaisseliers. S'ils comprenaient, ne serait-ce qu'une fois une seule, ce qu'implique de façonner le langage, d'être dedans-dehors-nul ailleurs. S'ils comprenaient que, prêtant la main à ces manipulations, ils deviennent le bras droit



(Pelletées et boyaux - Suite.)

de la momie terroriste, son garde du corps et du décor. S'ils comprenaient ce qui les empêche de rien comprendre et de parler beaucoup pour le faire oublier. S'ils comprenaient, c'est-à-dire s'ils prenaient avec eux, s'ils supportaient le poids de leurs immondices au lieu de les répandre sur la table des autres, s'ils consommaient vraiment ce qu'ils produisent, si leur était retournée dans la bouche leur salive lourde avec sa population de parasites, d'épouvantails, de nécropoles, d'ombres-arsenic, s'ils devaient des ruminants forcés à remâcher au lieu d'avaler et de dissoudre en chantonnant ? S'ils comprenaient qu'ils sont mille fois moins crédibles que le moins crédible de leur pavillon de personnages inconsistants ? Que, s'ils menaçaient si peu que ce soit l'édifice, peut-être enfin se mettraient-ils à écrire car ils commenceront de savoir ce qu'ils font.

Mais n'est-ce pas s'adresser vraiment à un concile de fantôches ? Ils haussent les épaules, me traitent en dérisoire, en irresponsable, en déliant, et vaquent à nos affaires. Ce qui les intéresse, c'est effectivement le poisson pris dans leur filet et ce que ça leur rapportera au marché, à la criée ou en contrebande. Ce qui les intéresse est ce qui nous détresse. Et c'est avec nos ossements qu'ils remplissent leur contrat. C'est avec nos râles qu'ils font des mélodies. C'est avec nos lassitudes qu'ils se font des maisons de campagne. Ceux qui y parviennent. Je concorde qu'ils n'y arrivent pas tous. Les autres comptent sur un palace dans la postérité.

Et vivez pleinement qu'ils nous disent. Et ils nous mettent en perce, gueule ouverte, ils se délectent ; ils compatissent, jamais ne pâtissent, malgré ce qu'ils laissent pétillement et qui noie : la littérature vaincra ! Devise choc, de tout bord. Où tous se retrouvent, la bannière. Où ils se rétablissent, paraphrasent, s'émeulent. Mort de la littérature. Résurrection. Nouvelle refonte. Mécanique montée, déchue, renchérit. Voyage gonflé. Pétauds ! frivolités ! analyses ! consommations ! Nouveau service. Ils s'essuient à peine la bouche. Continuent. Employés de la phagocytose. Ils digèrent ce qu'ils gèrent. Roule, farine de déchets, pour nos langues pétées. Et vous, révolutionnaires ? Où êtes-vous ? Aux portes des usines, nous allons esprits clairs et dégagés, nous gravitons, nous exhortons, nous expliquons, nous condamnons, puis nous retournons à nos écrittoires user de notre style si personnel pour façonner d'audacieuses poignées aux mêmes portes blindées, nous saluons les autres membres du beau corps littéraire, nous faisons partie de l'émouvante confraternité douloreuse des accoucheurs bénis, nous sommes les artificiers des grandes fêtes et des petites, le levain perdurable du pain blanc comme celui que gracieusement nous osions distribuer aux seuils des usines, nous sommes l'avant-garde révolutionnaire, la classe sacrifiée, le sel et l'huile, l'amande et l'olive sacrées des doux festins vitalisés, et notre chant témoigne haut de nos aspirations, et notre chant témoigne de nos sueurs, de nos consciences, de l'impitoyable combat que nous menons pour la fin des aliénations, nous AUTRES, révolutionnaires. Ils clament. Ils élogent. Ils vigilent. Ils règlent. Ils sont aux commandes. Ils obtiennent les coordonnées opérantes. Ils décollent. Dans notre ciel congestionné ils planent, oiseaux méprisants et mensongers. Ils larguent

LE RADEAU DE LA MEDUSE

- « La division face à l'ennemi n'a jamais constitué une stratégie révolutionnaire ».
- « Le devoir de chaque révolutionnaire est de faire la révolution... de la faire en actions, non en paroles ».

F. Castro.

Mouvements Révolutionnaires Européens, regardez-vous ! Accrochés à votre radeau de la Révolution, perdus dans la tempête capitaliste, vous allez être emportés !

Depuis des dizaines d'années vos bonnes paroles ressemblent à des lamentations, vos actes timides, au-delà du désespoir, sont les derniers pas d'un homme qui meurt sous les coups. Et alors, bientôt, il faudra voir l'évidence : vous ne serez plus que des jeunes-vieux révolutionnaires de la vieille Europe, nostalgiques de 36, de la Commune ou de mai 1968, et qui radotent.

Mettez vos chaussons, taisez-vous, et ne nous parlez plus de ce que vous êtes incapables de faire.

Ou alors, réveillez-vous ! Le pouvoir n'est pas au bout de la rose. Admettez vos erreurs, tirez-en les leçons, unissez-vous, critiquez-vous et agissez avant qu'il ne soit trop tard. Votre ennemi ne s'est jamais endormi, il continue à parfaire ses armes et bientôt, elles seront trop parfaites.

Prenez exemple chez votre frère du Tiers-Monde, regardez aussi l'Irlande. Depuis bien longtemps vous avez perdu le flambeau.

Est-il possible que vous soyez si vieux ? Est-il possible que les anciens colonisés se libèrent et que, vous, vous deveniez les esclaves dociles dans votre propre pays ?

La Révolution a eu des succès, elle est encore possible !

Faites-la !

Jean-Claude HOTTE.

des containers d'ordures ointes. C'est la liesse, l'allégresse. La chorale cyclone qui balaye nos misères, les fourre dans les sacs, et les vend pour trois fois rien, pour payer les sucettes de leurs enfants qui se font la voix... Révolutionnaires ou pas c'est même vol. Ils sont tous innocents. Le fondamental n'est, quant à eux, que ce qui leur évite à tout prix de dire sur qui sur quoi ils sont assis. Le fondamental d'où tout fondement a déguerpri. Avec le tal il se font des talents. Je plaisante à vide ? Observez-les bien. Ce qu'ils disent. Ce qu'ils font. Ce qu'ils disent qu'ils font. Ce qu'ils sont. Ce qu'ils disent qu'ils ne sont pas. Ce qu'ils sont qu'ils ne disent pas. Observez-les se plaindre. Et vous, me dites-vous, ne vous plaignez-vous pas ?

Tous les bouquins laissés ensemble quelque part dans un enclos comme des coqs se boufferaient-ils la feuille, s'entredéchireraient-ils sous l'œil du sieur auteur réfugié au sommet d'une armoire bondée de valises ? Tous les bouquins d'un seul prenant muscles et flexions, changés en un monstre se lançant à l'assaut de l'armoire, l'offensive des inoffensifs, l'auteur ratatiné vers le plafond, ou gobé, happé, poursuivi. Toutes les lignes lui sautant de la poigne, et lui affalé sur un traîneau fou ébouriffant des pistes crevassées comme des râpes, l'entour fondu en une cavalcade de hurlements, rires, cris hirsutes, brinqueballé dans une apoplexie de décors avalanches, chaque mot muni de ses pattes vives, et comme un cœur vorace vissé au sien : le silence cruel qui fulmine. Sieur l'auteur au centre d'un ring, palais des sports où sont rassemblés ses lecteurs à succès. Carroussel. Match de catch avec ses œuvres. Défilé triomphal dans les rues, pancartes. Sur une litière improvisée, son corps exsangue et plat, sucé long par les ventouses de ses romans. La course d'un livre-taupé dans les corridors.

Note : il faut près de 80 hectares de forêt pour l'édition dominicale du *New-York Times* — si ceux qui abattent les arbres cessent le travail, la répercussion sur les industries, la fabrication de la pâte à papier. L'affolement. Un chef d'Etat criant que si demain il n'a plus son papier-cul (ni pécul ni pécule), il fuit la planète en l'air. L'intervention des militaires de métier ? Mais si nous rendions compte crûment de l'utilisation faite de nous-mêmes, nous aurions immédiatement les moyens radicaux de répliquer sans ambiguïté. Si chacun de nous œuvre là où il est, démasquant ce qu'il est dans ce qu'il fait, ce qu'il fait dans ce qu'il est, assurant ainsi une formidable convergence, nous tenons alors pied et prenons corps. Il n'est pas besoin auparavant de méditer les enseignements fébriles des démagoguenards. Préférons-nous vraiment fuir dans les culs-de-sac ? N'être que l'éponge qui ramasse toutes les éclaboussures des écrittoires ?

Contre-note : Jonathan Swift propose de mettre tous les scribes dans un seul endroit afin que nous ne périssions pas sous les miasmes, « quand des écrivains de tout calibre, à l'exemple des citoyens des villes, sont libres de jeter leurs ordures et leurs produits excrémentiels dans toutes les rues, comme il leur plaît, à quoi peut-on s'attendre, sinon à ce que la ville soit empêtrée et devienne un cloaque, comme l'est Edimbourg la nuit, d'après les récits des grands voyageurs ».

Ghislain RIPAUT (Hautes-Alpes).

LE DEFOLU DU 11 NOVEMBRE

Tandis que les fanfares résonnent au loin
Tandis que Giscard soigne son destin
Ranimant la flamme de l'inconnu couillon
Grâce à un soufflet de son accordéon
Mieux vaut danser le rock'n roll
Que tangoter la carmagnole
Des retraités, ces vieilles casseroles
Leurs rateliers qui pucent d'la gueule
C'est dégueulasse, pour notre malheur
Y sont pas morts au champ d'honneur
Z'ont même convoqué les Allemands
Pour admirer nos régiments
J'espère qu'on nous d'mandera bientôt
D'fêter Auschwitz et Waterloo.
Qu'on leur rende donc l'Alsace-Lorraine
Où y'n' pousse que des mauvaises graines
Jeanne d'Arc, De Gaulle et puis Mesmer
Ca vaut Bismarck, Goebbels, Hitler.
P.S. Place de l'Etoile, vente aux enchères
P'tit moustachu - grande mèche - pas cher.
D.L.

OMISSION

L'article « PARLONS DE NOUS » dans MARGE N° 3 était signé Françoise d'EAUBONNE. Elle a sauté à l'impression, pas Françoise, la signature.

« MARGE ».

ON A UN BESOIN VITAL DE FRIC

■ ENVOYEZ CE QUE VOUS POURREZ
AU 341, RUE DES PYRENEES
75020 PARIS

ABONNEZ-VOUS - 10 numéros : 20 F

LIBÉRON NOS CAMARADES !

D'après le Ministre de l'Intérieur, au cours des six premiers mois de l'année 1974 : « 1 517 personnes ont été interpellées pour trafic ou usage de stupéfiants, dont 80 trafiquants internationaux, 39 trafiquants locaux, 390 usagers revendeurs et 1 008 usagers ».

Il n'y a pas de quoi être fier. Sur les 1 517 mecs qui se sont fait choper, il n'y aurait donc que 119 trafiquants. Les 1 398 autres, ce sont tous des défoncés ou des petits dealers qui se défoncent aussi et qui ont besoin de revendre un peu de came pour se payer leur trip ou leur shoot. Et on les comprend : un mec qui fixe, il est souvent obligé de dealer s'il ne veut pas se payer des crises de manque pas possibles !

Alors voilà. Les chiffres sont là. Cette année, entre janvier et juin, les flics ont interpellé 1 398 freaks, 1 398 babas qui ont peut-être les cheveux longs et qui en ont sûrement ras-le-bol de cette société sordide dans laquelle ils n'ont pas demandé à vivre.

1 398 mecs qui voient autour d'eux des millions de gens qui se droguent le plus légalement du monde — avec la bénédiction intéressée de l'Etat — à l'alcool, aux clopes (où vont les bénéfices de la S.E.I.T.A.?), au tiercé, à la télé et au « week-end - big-car - massacre » sur les routes. 1 398 mecs que ce cirque débile n'attire plus, et qui préfèrent faire leurs propres expériences avec le joint, le shilum, le trip ou le fix. A chacun sa défonce.

Toujours selon le Ministère de l'Intérieur, en 1972 et 1973, 1 124 doses d'acide et plus d'une tonne de cannabis (shit, mari' et C') ont été saisies. Puisque les flics s'amusent à saisir ce genre de produits psychotropes, on aimerait savoir combien de tonnes d'alcool ont été confisquées pendant la même période (surtout ces terribles drogues produisant une « dépendance redoutable » et une accoutumance inévitables : le pastis et le scotch... ? !).

Il serait temps que l'hypocrisie du système cesse. Quelles sont les drogues les plus dangereuses, celles qui tuent le plus ? La défonce, ou l'alcool ? Tout le monde sait très bien que c'est l'alcool. A titre d'exemples, en 1970, on comptait 30 478 décès dus à l'alcoolisme en France (abus d'alcool, cirrhoses du foie, cancers de la bouche et de l'oesophage, tuberculose pulmonaire, ivresse au volant, suicides et homicides).

Jamais la défonce n'a entraîné une telle hécatombe. Loin de là. Alors, il est grand temps que la répression cesse, que les flics arrêtent de pourchasser les mecs qui se défoncent ou qui dealent, de les interroger, de les fouiller, de les lâcher au trou. Bas les pattes !

Qui se permet d'arrêter les défoncés, d'en interroger, comme ça, 1 398 en 6 mois ? L'Etat. Par l'intermédiaire des forces de répression.

Certains disent alors : « A bas l'Etat policier ! » O.K., mais, en fait, tout Etat est policier puisque, de par sa nature même, l'Etat c'est le monopole de la violence légale et, pour commencer, le monopole des flingues. D'un côté, ceux qui ont « le droit » d'être armés (police, C.R.S., gendarmerie, militaires). De l'autre côté, ceux qui n'ont que le droit d'être désarmés (la population).

Tant que cela durera, rien de fondamental ne sera changé dans cette société, et le système d'exploitation, d'oppression et d'autoritarisme se renforcera.

Il faut en finir. Dès à présent, luttons pour la libération de tous les défoncés emprisonnés dans les bastilles de l'Etat policier.

Libérons nos camarades !

Alain F. REVON,

GROUPE MARGE LIMOGES.

INTER-GROUPES

Le N° 3 d'INTER-GROUPES vient de sortir. C'est un carnard marginal pas sectaire, de tendance libertaire, écrit par des freaks (toxicos ou ex-junkies). Dans ce numéro, des tas de petites annonces et d'adresses, une revue de presse sur la came, des lettres ouvertes, des Tribunes Libres de « MARGE » et du groupe Insoumission Totale (G.I.T.), un reportage sur la came aux U.S.A., des poèmes de Michel P. MARIE et plein d'articles sur la défonce. Un témoignage vécu sur : élixir parégorique, opium, morphine, héroïne, amphétamines, maxiton fort, tonédon, préludine, lidépran, codéine mesca, acide et antiparkinsoniens par un mec qui connaît la shooteuse...

Le N° 3 d'INTER-GROUPES est en vente à la Librairie MARGE, 371, rue des Pyrénées - 75020 PARIS - M° Jourdain.

« MARGE ».

Directeur de la publication :

Gérald DITTMAR

Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974.

Composition et Imprimeur :

IM.P.O., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

Tirage : 5 000 exemplaires.

Diffusion : NMPP.